



Michel Layaz

Sans Silke

ZOE

SANS SILKE

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS ZOÉ

Les Légataires, 2001

Les Larmes de ma mère, 2003

Points Seuil, 2006

La Joyeuse Complainte de l'idiot, 2004

Points Seuil, 2011

Le Nom des pères, MiniZoé n° 63, 2004

Il est bon que personne ne nous voie, 2006

Cher Boniface, 2009

Deux sœurs, 2011

Le Tapis de course, 2013

Louis Soutter, probablement, 2016

AUX ÉDITIONS L'ÂGE D'HOMME

Quartier Terre, 1993

Le Café du professeur, 1995

Ci-gisent, 1998

MICHEL LAYAZ

SANS SILKE

ZOE

*Les Éditions Zoé remercient l'État de Vaud d'avoir accordé
son soutien à la publication de ce livre.*



© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2019
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia

Illustration : © Judith Layaz

ISBN 978-2-88927-645-5

EPUB ISBN: 978-2-88927-646-2

PDFWEB ISBN: 978-2-88927-626-4

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

PREMIÈRE PARTIE

À La Favorite

J'avais l'âge des métamorphoses récentes: dix-neuf ans. C'était le premier soir. Avant de m'endormir, j'ai ouvert la fenêtre. Rien. Pas un bruit. Dans le ciel, chaque étoile veillait sur son coin de terre. Seuls les pas d'un animal, ou le vent dans un feuillage, contrariaient le calme. À l'intérieur de la maison, le silence aussi. Pas le même. Plus lourd. Comme mis en boîte. Ce double silence exigeait d'être apprivoisé. Jusqu'alors, j'avais toujours vécu dans un immeuble, avec des routes proches et des avenues plus loin, avec en prime des clameurs de fête ou de dispute, avec des noctambules qui se déréglaient la raison. Ici, le premier village se trouvait à trois kilomètres, derrière la forêt; et devant la maison, après le jardin et le verger, il y avait des champs, et plus loin encore, un bois qui bloquait le regard.

Tout était allé très vite.

L'annonce dans le journal avait résonné comme une aubaine: on offrait un studio et une somme d'argent supérieure à celle que j'aurais pu gagner dans n'importe quel autre travail; en contrepartie,

chaque fin d'après-midi en semaine et le samedi toute la journée, on demandait de s'occuper d'une fillette de neuf ans. Je sortais de l'enfance et je ne connaissais presque rien aux enfants. Au téléphone, la mère était demeurée vague : Il fallait venir. Il fallait voir sur place. Vingt-cinq minutes de scooter plus tard, je changeais de continent : plus de ville, plus de lac, plus de vision élargie qui se perd jusqu'aux montagnes, mais des collines et des champs, des buttes couvertes de chênes et des villages cernés à leurs extrémités par d'identiques quartiers de villas.

Toutes laides.

Au garde-à-vous.

La maison où je suis arrivée, avec ses fenêtres hautes et symétriques, avec ses façades en pierre de taille, avec ses volets gris et son élégante marquise, avec son balcon central et son toit d'ardoise, était d'une autre trempe, demeure bourgeoise, ou maison de maître, construite en bordure de forêt par enchantement. La mère, d'un pas sans hâte, a marché dans ma direction. Elle s'est arrêtée à deux mètres, a pris son temps et m'a jaugée du regard.

— Vous êtes Silke ?

— Oui.

— Alors vous êtes au bon endroit.

Ni main tendue, ni salutations. Elle a désigné là-bas, plus loin, la plaque émaillée. Des lettres fleuries écrivaient un nom : *La Favorite*. La mère, élégante, le visage fin et sans la moindre ride, voulait avant toute chose que je visite le studio. Le timbre doux et autoritaire de sa voix s'accordait à sa silhouette. Nous avons

passé le vestibule et suivi un long couloir d'où partait un escalier. J'ai vu la salle à manger et le séjour, j'ai aperçu les parquets et les tapis de Perse, les meubles de goût et les lustres en verre, les yeux pourtant vite de nouveau rivés sur cette femme. Une robe plaquée traçait le sillon de sa colonne vertébrale, dessinait les fesses, ne l'empêchait pas de marcher rapidement sans donner l'impression de l'empressement. Nous avons pénétré dans une grande salle. La mère a ralenti et marqué une pause.

— Le petit-fils de celui qui a bâti cette maison en 1888 aimait le billard. Il en possédait quatre. Nous avons conservé celui en bois de rose marqueté. Mon mari n'y joue jamais. Ni moi d'ailleurs. Le choc des boules est une meurtrissure pour les oreilles.

Nous avons quitté la pièce et pris un second couloir. Je cherchais à comprendre comment le bruit des boules d'un billard pouvait blesser des oreilles. La mère a poussé une porte. Dans le studio, il y avait assez de lumière, des murs repeints en blanc et pas mal de place, il y avait surtout une seconde porte qui, par le nord, donnait accès à l'extérieur. On avait aussi installé une cuisine fonctionnelle et une salle de bains ultra-moderne avec des carrelages en mosaïque marron et turquoise. La mère a demandé si le studio me satisfaisait, si la distance de la ville ne me dérangeait pas, si j'acceptais de ne pas recevoir d'amis. Je me souviens d'avoir mordillé le dedans de ma joue. La mère a perçu mon léger embarras. Elle a répété sa dernière question et j'ai acquiescé. Elle a ensuite voulu que nous prenions place autour de

la table. Ses seins saillaient sous la robe et tendaient la soie. Elle avait sur les lèvres un rouge qui tirait sur le brun. On aurait eu envie d'embrasser ces lèvres, et plus encore la couleur de ces lèvres, balafrer le blanc des murs de ce rouge-brun. La mère posait d'autres questions : l'université, mes études, mes intérêts, mon avenir, mes passions, ma famille, elle voulait savoir. Sa voix ordonnait le sérieux. Bien que brèves, mes réponses l'impatientaient. D'apprendre que j'étais fille unique a provoqué sur sa bouche un tressaillement.

— Ludivine le restera.

Voix couperet, saignante. J'ai appris que la fillette, à l'école, n'avait aucune facilité. Il avait fallu s'y résoudre. Une enfant émotive, quelque peu distraite et endormie. La mère avait baissé le menton en disant *endormie*, mi-soupir mi-dédain. Elle a enchaîné en parlant de mon engagement. L'année scolaire venait de débiter. Je devais vérifier les devoirs, apporter de l'aide, corriger, ne pas décourager, je devais expliquer, répéter. La mère n'espérait aucun miracle.

— Vous ferez comme vous pourrez.

Qu'avait-elle de plus à me dire ? Ou de mieux ? J'attendais la suite. La voix est repartie.

— De dix-sept à dix-neuf heures trente, vous resterez avec Ludivine. Les contraintes scolaires réglées, libre à vous d'occuper le temps comme bon vous semblera.

La mère pariait sur ma patience et mon inventivité, avec un impératif : pas de cris ou de roulades

trop salissantes. Dans la chambre de Ludivine, les jouets ne manquaient pas, ni les livres, et s'il fallait acheter d'autres jeux, on aviserait. La mère revenait de son travail à dix-huit heures, préparait elle-même le repas du soir. La famille mangeait à dix-neuf heures trente. À vingt heure trente, Ludivine allait au lit. Cela ne me concernait en rien. Le matin, la mère quittait la maison à sept heure et emmenait sa fille avec elle, toutes deux absentes la journée. Cette organisation était à rebours de ce que j'avais toujours vécu avec mes parents : jamais deux repas à la même heure, un frigidaire rempli n'importe comment, des couchers souvent tardifs, des amis qui s'installaient pour une nuit ou pour une semaine, mes devoirs scolaires que personne n'évoquait pendant des jours et auxquels tout le monde voulait soudain participer, ce joyeux et fatigant tohu-bohu qu'aucun cessez-le-feu, jamais, n'abolirait. La mère a ensuite évoqué les samedis, la journée entière aux côtés de Ludivine. À moi de voir et de trouver des occupations. La mère a clamé deux fois le montant de mon salaire. D'une main, elle m'a tendu une feuille qui résumait le tout et de l'autre un stylo en argent massif pour la signer. Les quatre premières semaines – précision manuscrite, en gras et en préambule – étaient à l'essai. J'ai demandé s'il ne serait pas souhaitable de rencontrer Ludivine : voir son visage, toucher ses mains et entendre sa voix.

La mère s'est tue et m'a entraînée dehors. Elle demeurait sans appréhension. Je ne sais pourquoi, mais cette formule, *sans appréhension*, m'est aussitôt

venue à l'esprit. Si quelque chose travaillait la mère, les traits sur son visage n'en laissaient rien paraître. Tout ce qui devait être dit l'avait été. On pouvait passer à autre chose. Comme je m'apprêtais à enfourcher mon scooter, une fenêtre s'est entrouverte au dernier étage de la maison. La mère savait que j'avais aperçu une ombre.

— L'atelier de mon mari.

Pas un mot de plus, pas un de moins.

En route, j'ai d'abord conduit sans casque. La fraîcheur du vent sur ma tête valait toutes les pensées. Plus tard, en plongeant vers le lac, une lumière sombre s'est abattue sur la campagne, pesant sur elle, et je me souviens de m'être dit: Dans une semaine j'emménage chez une femme avec qui j'ai parlé durant quarante-cinq minutes pour m'occuper d'une Ludivine inconnue dont le père est resté invisible.

La mère m'a menée à l'étage. En haut de l'escalier, on arrivait dans un espace ouvert sans usage clairement défini, un lieu de transit où l'on pouvait marquer une pause en prenant place sur l'un des deux canapés qui se faisaient face, l'un orange, et l'autre jaune. De lourds rideaux dorés encadraient chacune des trois fenêtres et pendaient jusqu'au sol. La vue sur le jardin et le verger ne manquait pas de charme. La mère a senti mon goût pour cet endroit et m'a donné son autorisation pour y venir. Je l'ai remerciée. De là, nous avons pris le couloir de gauche. Devant la chambre de Ludivine, la mère est restée en retrait, sur le seuil de la porte. Elle m'a introduite en deux mots avant de repartir.

— Ma chérie, voici Silke.

Au milieu de la chambre, Ludivine se tenait assise sur une chaise haute, le dos raide, en silence et les mains posées sur les cuisses, petite fille sérieuse que rien ne distrayait. J'ai marché vers la fenêtre. Sans savoir pourquoi, je lui ai parlé des oiseaux que j'avais vus dehors. J'ai évoqué le vert des têtes et le vermillon des queues, le jaune des ventres et le bleu des plumes. Je lui ai dit que j'aimais les martinets. Dans

le ciel, ils peuvent planer plusieurs mois ; à l'aube et au crépuscule monter jusqu'à trois mille mètres, se nourrir et dormir en plein vol.

Ludivine n'a pas réagi.

Dans la bibliothèque, derrière elle, deux rayons débordaient de peluches : ours, vaches, cochons, moutons, canards, chats, d'autres encore. L'une de ces peluches était à part. Déchiquetée – un singe aurait-on dit –, il lui manquait une jambe, un bout d'oreille, et des touffes de poils avaient été arrachées. J'ai pris une chaise et je me suis placée près de Ludivine. Sa robe jaune, légère et parsemée d'étoiles blanches, laissait voir ses jambes, ses bras et ses épaules. Bien que fins, ses membres donnaient une impression de solidité. J'ai tout de suite remarqué la couleur de ses iris : bleus avec une goutte de gris.

— Nos yeux sont pareils.

Ludivine n'a pas cherché à vérifier. Posé par terre, j'ai distingué un livre sur la faune et la flore africaines. J'ai demandé quels étaient les animaux dont elle avait le plus peur, ceux qu'elle trouvait amusants, ou tristes, ceux qu'elle adorait et ceux qui l'inquiétaient. Dans le visage un peu rond de Ludivine, rien ne remuait. J'ai posé d'autres questions. À tire-larigot. Sur tout et sur rien. Une malle de questions que j'ai vidée à la hâte.

Ludivine restait impénétrable.

Si la situation commençait à me contrarier, je ne percevais chez elle aucun malaise. J'avais peur d'être sans pouvoir. Et soudain, au moment où je m'y

attendais le moins, j'ai entendu la voix de Ludivine, comme celle d'une dormeuse à peine réveillée.

— Pourquoi tu es ici ?

À son tour, elle m'a regardée. Prise au dépourvu, je lui ai dit ce qu'elle savait déjà : On resterait ensemble, on ferait ses leçons, on jouerait toutes les deux et on apprendrait à se connaître. Comme c'était insuffisant, je me suis approchée de Ludivine. Je lui ai précisé que sa question était difficile, que jamais on ne m'avait posé une question aussi difficile, parce qu'« ici » c'était sa chambre, mais aussi sa maison, et aussi le pays où nous vivions, et encore cette planète où il y avait tous les autres, et qu'il fallait avoir vécu beaucoup d'années pour commencer à peut-être savoir pourquoi on était « ici ». Ludivine s'est levée et m'a tirée par les doigts.

— Pour demain, j'ai du français et des calculs.

Je l'ai laissée remplir ses fiches, pointant ici et là une étourderie ou une autre. Avant le repas du soir, Ludivine a souhaité qu'on sorte dans la forêt et qu'on aille *embrasser les arbres*. À peine les avait-elle prononcées qu'elle semblait regretter ses paroles. Pour dissoudre ses craintes, je lui ai dit que son idée me plaisait. Dehors, elle a désigné un chêne, un orme et un frêne : ses trois arbres préférés. Elle les a enlacés l'un après l'autre, la joue plaquée contre le tronc, gardant la tête levée. Parce que j'en avais envie, je l'ai imitée. Je lui ai parlé de l'écorce qui est comme une chair, des branches et des feuilles comme une chevelure ébouriffée. Ludivine a dit qu'il ne fallait pas confondre les hommes et les